

Le service actif de 1815 dans la correspondance du capitaine Henri Monod (1783-1850) [suite]

Autor(en): **Rapp, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **94 (1949)**

Heft 8

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342441>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le service actif de 1815
dans la correspondance du capitaine Henri Monod
(1783-1850) (Suite.)

Le landamman Monod à son fils, le capitaine Monod.

Lausanne, le mardi 27 juin 1815.

Ce brave Guiguer ! Quel regret j'aurais que tout ceci leur procurât des désagréments particuliers ! Ce que j'en dis tient encore à ce qu'on me marque en ce moment, sans me donner des détails, de propos désobligeants tenus à Auguste¹ par Gady, adressés tant à lui-même que sur son bataillon. Ces gens-là semblent vouloir exciter quelque mouvement. La Diète a cependant écrit fortement au Général pour demander à ces Messieurs une conduite plus mesurée. La lettre est bonne et sage². Ne l'ont-ils pas encore reçue ou veulent-ils braver ? A la vérité, il fallait tomber sur Girard. Or, on n'a encore rien fait sur notre plainte. Il semble qu'on veuille nous compromettre et notre conduite est on ne peut plus difficile. Quant à tout ce qu'on dit sur notre pays, la vérité est que ces enragés du quartier d'Yverdon exagèrent au suprême degré, ce qui

¹ Auguste Guiguer, commandant du 5^e bataillon, stationné alors au camp de Valeyres.

² Cette lettre a été publiée dans la *Revue Historique Vaudoise*, année 1910, pp. 268-270. Sur les démêlés entre le colonel-divisionnaire de Gady et le Conseil d'Etat vaudois, qui alla jusqu'à ordonner son arrestation, ainsi que la décision finale de la Diète, voyez *ibid.*, pp. 301-306.

n'empêche pas que jusqu'à présent nous n'ayons tout modéré..., de manière qu'il est impossible d'avoir pu mordre, et toute personne impartiale ne pourrait qu'être étonnée de la sagesse de notre peuple. J'en ai écrit fortement à Finsler et au bourguemestre Wyss, mais on veut être sourd, ce qui doit, dans ces circonstances, nous faire redoubler de sagesse. Qu'il en soit de même de vous, mon ami. Quand on est trop petit et trop faible pour se rendre maître des événements, il faut savoir louvoyer et ne jamais forcer le vent, afin de surnager avant d'atteindre le port : pense-y et recommande-le à ton chef.

Nous avons moins à nous plaindre des Alliés que de nos chers Confédérés et j'espère que nous esquiverons le passage des Autrichiens, à la vérité grâce à de grands sacrifices. Nous faisons passer 20 000 rations par jour à Saint-Gingolph. Je ne sais comment nous faisons face aux dépenses. Il doit y avoir déjà passé sur ce point une 40^e de mille hommes, et la réserve défile avec une grande rapidité. On parle encore de deux colonnes de 14 000 hommes. Tous les meuniers et boulangers de Morges à Villeneuve sont en réquisition. Ce matin, il est défendu ici de faire d'autre pain que pour la troupe, les fournées du soir seules sont réservées pour le public. Nous faisons arriver en hâte des farines de Berne...

P.S. — Ce que tu me dis de ces changements d'officiers est impossible. Changeons-les, exemptons les uns, faisons marcher les autres, sous prétexte d'incapacité, de capacité, etc. Nous voilà dans le plus parfait arbitraire. Chacun voudra être exempté ou avoir telle place et nous objectera ce qui s'est fait en tel et tel cas. Sans doute, ce que tu voudrais pourrait être très bon ; mais ce qui serait très mauvais, beaucoup plus mauvais, ce serait qu'un gouvernement, comme le nôtre surtout, un gouvernement n'eût pas de règle fixe. Ce serait bientôt un vrai commérage, où le fils, le frère, l'ami auraient tout, les autres, rien. Cet abus, déjà criant dans les grands États,

deviendrait insupportable dans un petit et conduirait à l'instant à l'aristocratie la plus réservée. Les chefs peuvent beaucoup sur les officiers subalternes. Tenez-les un peu à l'école et faites-leur la leçon. La plupart seront bientôt ce qu'ils doivent être. Moquez-vous d'ailleurs de l'élégance. Rien de moins élégant que les officiers du grand Frédéric et plusieurs officiers français qui avaient conquis une partie de l'Europe. Tenez-vous en garde contre la vanité, fond de notre caractère cantonal, et même aujourd'hui suisse.

Je t'ai écrit de bon matin. Dès lors, j'ai eu les grandes nouvelles, qui nous sont arrivées par Bâle, de l'abdication de Bonaparte, de la demande de suspension d'armes. Les Alliés tiendront-ils ce qu'ils ont promis ? On peut espérer une fin passable. Voudront-ils abuser de leurs forces ? Nous ne savons plus où nous irons.

Le capitaine Monod à sa femme.

Soleure, 28 juin (1815), 8 ½ soir.

... J'ai dîné ce jour avec tous les Neuchâtelois du bataillon de Marval. Des MM. de Chambrier, Meuron, etc., et M. James de Luze. Comme c'est le jour que nous avons appris l'abdication de Bonaparte, tu penses qu'on a dû parler politique. Sur ce point, nous nous sommes entendus. Sur la plupart des autres, nous ne sommes pas d'accord. Ces messieurs déraisonnent tout autant dans leur sens que nos fougueux démocrates. Aussi les premiers me prennent-ils pour un Jacobin, les autres pour un chouan. J'ai pris le parti de n'être bien ni avec les uns ni avec les autres. Tu trouveras que je suis bien arrangé. Ce qui me fait plaisir, c'est que, quoique je diffère beaucoup d'opinion politique (étrangère, s'entend) avec la plupart de nos officiers vaudois et que je dispute avec eux, ils me témoignent, ainsi que les soldats, beaucoup de confiance. On est généralement content d'eux. Je me réjouis qu'ils aient des schakos, car ils ont bien mauvaise façon...

Le même à sa femme.

Soleure, 29 juin (1815), 9 ½ soir.

... Nous avons passé une revue de plusieurs heures du bataillon von der Weid, qui a exercé aussi bien que les gardes russes. Si tout le militaire suisse était monté comme le militaire fribourgeois, nous serions à redouter. Après la revue, nous avons été à Wengen, où nous avons pris le thé chez *Monseigneur* le baillif de Mutach, qui nous a traités magnifiquement. Il est certain que ces messieurs de Berne sont fort polis. Ce ne serait pas beaucoup leur accorder que de dire qu'ils le sont davantage que Messieurs de Soleure.

... Les affaires de Napoléon ont été vite soldées. Mais je doute que tout soit terminé. Il y aura bien des déchirements en France. Les Alliés sont entrés sur tous les points. En Alsace, la guerre est terrible. Les paysans ne font point de quartier. Les Alliés usent de représailles et pillent les villages. Une partie de l'Allemagne est ravagée par le séjour et le passage des Alliés, l'Italie vient d'être le théâtre de la guerre, la France est en proie à toutes les horreurs, et nous sommes toujours là au milieu, sans souffrir ; c'est bien du bonheur.

On écrit aujourd'hui de Nyon au colonel que les Chambres ont reconnu Napoléon II. Mais quel régent ? Que faire de Napoléon I^{er} ? Les Alliés se contenteront-ils de ce nouveau souverain ? C'est bien difficile à croire. Et jamais la France n'a été dans une position plus critique et plus funeste. D'un autre côté, si les Alliés vont à Paris, font reconnaître Louis XVIII, il faudra nécessairement que les armées alliées y restent pour tenir les Français en respect, et gare le moment qu'ils sortiront ! Ce pauvre et brave Louis XVIII mériterait un meilleur sort. Je le plains s'il redevient roi des Français. Quel peuple !

Le même à sa femme.

Soleure, 1^{er} juillet (1815), samedi 7 ½ h. du soir.

Hier, nous avons reçu l'avis du commandant de la division que nous devons nous rendre avec toute la brigade dans les environs de Neuchâtel. Il paraît que nous serons cantonnés le long du lac, de manière que nous voilà tout près de notre premier camp de Floreires. Il ne valait guère la peine de venir à Soleure, où nous n'avons pas fait grand chose.

Une proclamation du Général est fulminante contre la France. On sait qu'il désire prendre l'offensive, mais la Diète est là, et puis les cantons. Aussi je doute que son désir soit satisfait. D'ailleurs, il paraît que tout va être terminé dans fort peu de temps en France. Les Alliés doivent entrer à Paris dans trois ou quatre jours. Rien ne peut résister à ce torrent qui déborde. Ainsi, que ferions-nous ? Aussi je m'attends à ce qu'on va licencier une partie de notre armée, et, cela étant, je demanderai que cette insigne faveur s'étende sur moi. On répand force bruits ici. C'est un bon coin pour cela. On nous dit aujourd'hui qu'on va former un corps de volontaires pour entrer en France. Je doute que ce corps soit bien nombreux. Des officiers de Berne, Soleure, etc., tant qu'on voudra, mais des soldats, où les prendre ? Il faudrait les payer bien cher. Les Anglais, qui peuvent avoir tant de Russes, Prussiens, Autrichiens, etc., à bien meilleur marché que nous, feraient certainement la sourde oreille.

Le landamman Monod à son fils, le capitaine Monod.

Lausanne, le 4 juillet 1815.

... Qu'en sera-t-il, mon cher ami ? Irons-nous donner le coup de pied ? Hélas, ce rôle est bien digne de celui qu'on nous fait jouer depuis si longtemps, mais enfin si on le veut, il le faudra bien. En ce cas, si je le déplore pour l'honneur de notre patrie, je ne puis qu'être bien aise de penser qu'au

moins, s'il plaît à Dieu, le danger ne sera pas grand. Vous ne devez pas moins être sur vos gardes. La nouvelle humiliation de ce malheureux peuple doit le rendre furieux. Il doit l'être d'autant plus contre nous que nous l'attaquons avec moins de raison, tranchons le mot, avec plus de lâcheté. Défiez-vous donc de quelque coup de désespoir. D'ailleurs, mon cher enfant, allégez autant que possible, par votre conduite généreuse et honnête, le poids de ses maux. Ayez soin que votre brigade, vos Vaudois surtout, se distinguent en n'exigeant que le nécessaire et conciliant le devoir avec la compassion que méritent ses malheurs...

Le capitaine Monod à sa femme.

Morteau, 9 juillet (1815).

... Que je te raconte en gros ce qui nous est arrivé. A minuit et demie, le 7, nous recevons l'ordre de nous rendre tous à Neuchâtel. Nous partons, je t'écris un mot dans la nuit. A Neuchâtel, nous entrons dans la division d'Affry¹. On nous donne des feuilles de route pour la Chaux-du-Milieu, à la frontière, au-dessus de Neuchâtel. Nous bivouaquons 5 à 6000 hommes à la Chaux-du-Milieu. Nous recevons là l'ordre de nous rendre à Morteau, qui est sur France. Nous partons hier matin à 5 heures, après avoir essuyé une pluie averse depuis plus de vingt-quatre heures. Nous partons par la neige et le temps le plus affreux que j'aie vu. Nous entrons en chantant (les Vaudois comme les autres) dans plusieurs villages et enfin à Morteau, à deux lieues de la frontière. Nous sommes reçus en libérateurs ; on nous comble.

¹ Charles, comte d'Affry (1772-1818), fils du 1^{er} landamann de la Confédération ; ancien officier aux Gardes-Suisses, il fit la campagne de 1796 au service de l'Autriche, puis, au service impérial français, celles d'Espagne, de Russie et de France de 1808 à 1814 comme chef de bataillon, puis commandant de régiment. Sous la Restauration, il commanda le 2^e Régiment suisse de la garde royale de Louis XVIII.

A l'approche des corps francs, les habitants s'étaient sauvés et avaient caché tout ce qu'ils avaient. A notre arrivée, tout est rentré, tout reparaît. C'est à qui nous logera, je parle des officiers; car quelques maisons isolées ont été pillées par des soldats. C'est assez singulier que nous venions protéger les habitants de la France contre les pillages de leurs compatriotes. Nous n'avons point de troupes françaises en face de nous. Tout s'est retiré. Quatre mille Français étaient ici mardi et ont commis beaucoup de vexations. Ils se sont retirés à Besançon et, aujourd'hui, on nous dit que la révolution y est opérée. Les Alliés sont entrés à Paris le 6. Ainsi tout va être fini et nous allons rentrer dans nos foyers...

... Il paraît que nous resterons quelques jours au moins. Nous nous y trouvons fort bien. Partout, les habitants offrent tout ce qu'ils ont. A chaque maison flotte un drapeau blanc, où est écrit « Vive nos libérateurs, vive les Alliés, vive nos bons amis les Suisses ! » Ces Français sont bien les meilleures gens possible, les vivats ne leur coûtent rien. Tous ces drapeaux blancs, au lieu de pendre aux fenêtres, devraient servir de girouettes, d'un côté blancs, de l'autre tricolores. Quel peuple ! Du reste, les habitants doivent être contents de nous, on les traite fort bien. Les auberges, le café et les boutiques sont ouverts...

Le même à son père, le landamman Monod.

Morteau, lundi 10 juillet 1815.

Mon très cher Père,

J'ai écrit hier à Hélène pour lui annoncer notre entrée en France, qui s'est faite les plus gaiement possible, quoique par un temps horrible. Nous avons été accueillis au mieux. A toutes les fenêtres sont des petits drapeaux où sont écrits : vive nos libérateurs, vive nos bons voisins et amis les Suisses ! Est-ce la peur ? Est-ce la crainte de se voir pillés par les corps

francs, comme ils l'ont été avant notre arrivée ? C'est assez singulier que nous venions protéger les Français contre leurs compatriotes. La nuit dernière encore, quelques partisans ont pillé des maisons isolées et ont emmené cinq pièces de gros bétail. Aussi les communes demandent à être gardées par les Suisses. Il est positif que la terreur a régné ici jusqu'à notre arrivée. Quatre mille Français étaient ici mardi soir. En se retirant, ils ont emmené tout ce qu'ils ont pu, entre autres toutes les graines, de manière qu'on manque de pain. C'est un triste pays, nous avons extrêmement froid. A notre entrée ici, nous avons eu la neige. Il pleut continuellement et nous sommes heureux de ne pas être en route par ce temps et d'être casernés.

Nous sommes entrés dans la division d'Affry, dont nous formons la 1^{ère} brigade ; les régiments suisses commandés par le colonel d'Abiberg¹, la 2^{ème}, et M. Lichtenahn², qui est resté à Bâle, la 4^{ème}. Les trois premières brigades sont dans ces environs, cantonnées dans un rayon de 9½ lieues. Le bataillon Martin, les carabiniers Morel et Ruchet sont à 1½ lieue sur la route de Besançon. Suivent de ce côté les deux bataillons neuchâtelois et le bataillon Gilliard ; les deux bataillons fribourgeois sont ici, avec l'artillerie Forel ; les régiments suisses, à 10 minutes en arrière ; la brigade Schmiel³

¹ Félix Ab Y Berg, de Schwytz (1769-1832), ancien officier au service de Sardaigne (traditionnel dans sa famille), puis capitaine dans la légion helvétique en Italie après avoir combattu les Français en 1798. Lieutenant-colonel fédéral en 1805.

² Jean-Louis-Ernest Lichtenhan ou Lichtenhahn (1770-1824), fils d'un pasteur de Welschenreuth (Bade), bourgeois de Bâle. Aide-major de 1805 à 1814 dans la « Standes-Kompagnie » de Bâle, nommé colonel fédéral le 24 mars 1815. On le retrouve en 1818 commandant de place et de garnison à Bâle, en qualité de quoi il est soldé pour la dernière fois en 1824. (Comm. de M. le D^r A. Burckhardt, archiviste d'Etat, Bâle.)

³ Johann-Nepomuk von Schmiel (1774-1850), officier autrichien immigré en 1797, instructeur des milices argoviennes, colonel fédéral en 1813, colonel-brigadier en 1815. Conseiller d'Etat, chef du Département militaire argovien de 1815 à 1831, puis président du tribunal de district d'Aarau de 1831 à 1832 et préfet d'Aarau de 1832 à 1850. Cf. ERNST TSCHOKKE, *Oberst v. Schmiel*.

sur notre droite ; la division Fuessly¹ à la ville du Pont, sur la route de Pontarlier, à notre gauche.

Le quartier-général de M. d'Affry est ici, ainsi que le nôtre. Morteau est une ville plus étendue que Vevey, mais il n'y a que 1400 habitants. Le colonel loge chez une pauvre femme, mais qui a hérité dernièrement d'une belle maison. Il a de beaux appartements, mais il mangeait si mal qu'il vient dîner chez mon bourgeois, qui a une petite maison à côté. J'y suis parfaitement bien ; c'est un des *principaux* de l'endroit. Hier dimanche, tous les *principaux* et *principales* sont venus chez lui prendre le café. C'était bien la plus curieuse assemblée possible. La société de Crissier, de Mex, etc., est du nouveau genre en comparaison. M. Capillard Emonin, Madame et les trois demoiselles Capillard Emonin, mon bourgeois et mes bourgeoises sont les plus chauds bourbonistes qu'il y ait en France. Les batailles perdues par les Français, l'entrée des Alliés en France, la prise de Paris, la capitulation par laquelle ils prétendaient que les Alliés devaient rester maîtres des principales places de France pendant quatre ans, toutes ces nouvelles les font tressaillir de plaisir. Madame me disait hier de la meilleure foi possible : « Il ne faut pas croire que tous les soldats soient pour Bonaparte. Il s'en trouve de bien *braves* parmi eux qui, lorsqu'il a fallu marcher, se sont tous sauvés et sont rentrés chez eux. » Je profite de leurs bonnes dispositions, car, comme un de leurs libérateurs, je suis logé et nourri le mieux du monde. Nous ne savons combien de temps nous resterons ici. Il paraît que tout va être fini en France et que nous allons rentrer. Nous sommes, je pense, au bout de nos exploits et nos lauriers sont cueillis. Serons-nous *fiers* lorsque nous reviendrons !

Nos Vaudois sont, comme vous le pensez, fort bien avec les habitants. Mais quelle triste mine ils ont ! Leurs chapeaux sont tellement usés et déformés que, si, décidément, on ne

¹ Voyez note 1, à la p. 349 du N^o 7.

veut pas leur donner dans peu des shakos, il faudra leur donner de nouveaux chapeaux. Leurs habits sont bien usés aussi. On envoie aux Bernois, Fribourgeois, etc., des équipements neufs pour remplacer ceux qui sont usés. Nous gémissons de voir l'énorme différence. Lorsque nos gens ont passé, que de fois j'ai entendu dire : « Quelle triste mine ces soldats ont ! » Et c'est le contraire alors, lorsque la plupart des autres passent. Plusieurs habitants qui ne font pas de différence de canton à canton, m'ont fait cette observation. Il faut voir les uns et les autres de près, comme nous le faisons, pour juger de l'énorme différence.

Une fort belle troupe, mais qui se conduit moins bien avec les habitants, sont les régiments capitulés. Les Bernois aussi ont commis quelques désordres. Tous les autres se conduisent bien. La circulaire du gouvernement a fait un excellent effet. Nos troupes ont passé en chantant. Elles sont bien un peu françaises sous ce rapport. Nos deux compagnies de carabiniers vaudois formaient les éclaireurs, avant le bataillon von der Weid, qui formait l'avant-garde. Suivaient M. d'Affry, son état-major, le nôtre, la cavalerie bâloise, bernoise, les carabiniers neuchâtelois, les bataillons Martin, Gilliard, Marval, Perregaux, Moret, l'artillerie Forel, les quatre bataillons rouges, avec de l'artillerie ; environ 6 à 7 000 hommes, qui sont entrés ensemble à Morteau, ou plutôt qui s'étendaient de Morteau à plus d'une demi-lieue en arrière. Nous avons fait hier une reconnaissance de deux lieues sur la route de Besançon. Le drapeau blanc flottait partout. Il n'y a aucune troupe quelconque. Ainsi, point de danger et notre conquête se fait commodément...

Le même à sa femme.

Morteau, 12 juillet (1815).

... Tout est parfaitement calme chez l'ennemi. Tout déserte à Besançon et on ne rencontre sur la route que des

déserteurs. Nous sommes bien ici ; le soldat l'est moins bien, car beaucoup ont peine à se nourrir. Nos Vaudois et les Fribourgeois se conduisent admirablement bien. Par contre, les rouges, les Bernois et les Grisons commettent des excès et pillent à qui mieux mieux... Pour avoir des vivres, nous envoyons dans les villages avancés, jusqu'à quatre lieues de Besançon, quelques compagnies qui vont faire des réquisitions de pain, viande, légumes, vin, sel, etc. On les fait transporter pour les différents bataillons avancés. Ici, à Morteau, on a de quoi manger, le soldat est nourri chez le bourgeois ; on distribue outre cela du vin et de l'eau de vie. Mais lorsque nous quitterons, il ne restera plus rien de quoi mettre sous la dent. Malgré cela, on nous reçoit à merveille, et mon hôte me fait boire régulièrement avec d'excellent vin à la santé des libérateurs de la France qui lui ont rendu son bon roi...

Le même à sa femme.

Valdahon, 17 juillet (1815).

Nous sommes aussi mal qu'il est possible de l'être et nous attendons avec impatience qu'on nous sorte d'ici. Nous attendons que Besançon nous ouvre ses portes, car tout se soumet. Mais comme il paraît que les Autrichiens y seront avant nous, nous supposons qu'on nous fera rentrer chez nous, d'où il aurait beaucoup mieux valu ne pas bouger que de venir ici seulement pour manger le pays... Valdahon est habité par des paysans fort pauvres. On est obligé d'aller faire des réquisitions fort loin, d'enlever des bestiaux, du vin, des grains, etc. Nos gens ont été nourris pendant deux jours avec du lait et du pain. Ils se sont lassés de ce genre de vie et, avant que de perdre toutes leurs forces, ils ont employé ce qui leur en restait à faire rendre gorge aux habitants. Nous avons dû mener grand train les maires et on trouve des magasins cachés.

Le seul plaisir que nous avons ici, ce sont les manœuvres, qui ont lieu tous les jours. Il ne manque pas de plaines et on

profite pour exercer le soldat. Le 14, à l'heure de la diane, à 2½ heures du matin, nous nous sommes avancés avec deux brigades, Guiguer et les rouges, sur la route de Besançon, puis nous sommes rentrés dans nos cantonnements. Avant-hier et hier, nous avons eu deux grandes manœuvres, qui ont été fort belles. C'est un plaisir d'être commandé par M. d'Affry. Nos soldats ne brillent ma foi pas. Ils ont vraiment une mine lamentable. Leurs chapeaux sont tellement mauvais que beaucoup ont dû jeter le leur au loin, et ils ont acheté des schakos fort laids de déserteurs français. Cette bigarure de vieux chapeaux à côté de vieux schakos est effroyable... L'autre jour, l'aubergiste d'ici me dit, en voyant passer un de nos bataillons avant ceux de Neuchâtel : « Pourquoi fait-on marcher ces recrues avant les autres ? » Ma foi, tous les mauvais compliments que nous avons essayés sur nos troupes nous ont bien *capotisés*. Leur beau côté, c'est leur conduite envers l'habitant. Ils se distinguent sous ce rapport, ainsi que les Fribourgeois. Celles-ci sont sous tous les rapports les meilleures troupes possible. Presque tous leurs officiers ont servi. Chez nous, pas un ; comment cela se fait-il ?

(A suivre.)

Major EMG GEORGES RAPP.
